VOILA CE QUE C'EST !

Chacun en ce monde a son péché mignon. L'espèce humaine est inconsidérée, et faute de se préoccuper de l'avenir, la plupart des gens agissent à l'étourdie, quittes à s'en mordre les doigts un jour. Ils disent alors : " Si j'avais su ! " mais cela n'arrange en rien leurs affaires.

Le péché mignon de Bernard, le valet de la *Pie enguirlandée*, l'auberge la plus renommée de la ville de Kreisnacht, c'était le désir de faire fortune. Désir bien naturel, direz-vous. Sans doute, si l'on travaille avec ardeur, de toutes ses forces et de toute son intelligence, pour augmenter le nombre des millionnaires qui sont partis de leur village en sabots ; mais Bernard rêvait de faire fortune sans se donner de peine. Il y a continuellement, n'est-ce pas, dans un pays ou dans un autre, quelque loterie alléchante dont les billets ne coûtent pas cher. Penser que pour vingt sous on peut gagner un lot de cent mille francs et même davantage ! Les têtes faibles n'y résistent pas, et Bernard était une tête faible : tous ses pourboires s'en allaient en billets de loterie. Il n'avait jamais un sou vaillant ; et si son patron, l'opulent M. Frisch, l'hôte de la *Pie enguirlandée*, ne l'eût gratifié de ses défroques hors d'usage, je ne sais vraiment pas de quoi il aurait été habillé. Du reste, bon garçon, le cœur sur la main, et toujours disposé à rendre service — pourvu qu'il ne lui en coûtât pas d'argent.

Maître Frisch reprit son air de bonne humeur.

Le péché mignon de la vieille Mme Rowbel, c'était la gourmandise et l'amour de son bien-être. Elle vivait seule, et comme sa santé était excellente, jouissait pleinement des bons petits plats doux qu'elle se cuisinait avec amour, du bon fauteuil qu'elle s'était rembourré avec des oreillers, et de toutes les bonnes petites inventions auxquelles elle se livrait journellement pour être plus à son aise. Du reste, toujours de bonne humeur, polie et serviable, toujours prête à faire part de ses recettes, de ses doses pour le café, de ses procédés particuliers pour réussir tel ou tel plat, et de toutes ses petites finesses culinaires. C'était sa manière d'être généreuse ; quant à son argent, si elle n'en donnait pas, ce n'était pas qu'elle fût avare, c'est qu'elle craignait de n'en pas avoir assez pour elle.

Et le péché mignon de Mlle Dorothée, la servante du notaire ? Il n'y avait qu'à la regarder pour le deviner : c'était la vanité, péché qui vide la bourse encore plus vite que les deux autres. Mlle Dorothée aimait le spectacle ; et comme la femme du machiniste du théâtre était un peu sa cousine, elle pouvait voir la comédie gratis toutes les fois qu'il y avait une troupe de passage à Kreisnacht. Ce qui la frappait le plus, c'étaient les soubrettes et leur attifement coquet. " Soubrette, servante, c'est tout un, pensait-elle : je suis donc une soubrette. Et pourquoi ne porterais je pas comme elles des fichus de gaze, des bonnets de dentelle perchés sur le haut de la tête, des croix d'or pendues à des colliers de velours noir, et le reste ? " Ce beau raisonnement une fois admis, Dorothée aurait volontiers fait le ménage et récuré les casseroles, costumée en Lisette ou en Marton, si sa maîtresse ne s'y fût absolument opposée. Obligée de renoncer aux fichus de gaze et de se contenter de ses cheveux pour coiffure, elle se rattrapa sur les pieds, et introduisit les siens dans des bas rayés et de petites pantoufles à talons très découvertes : ce n'était ni solide ni chaud, mais c'était une vraie chaussure de soubrette.

Or il arriva qu'un matin d'hiver, Mlle Dorothée eut à sortir pour aller aux provisions. Elle monta d'abord dans sa chambre pour faire un brin de toilette ; c'est-à-dire qu'elle ajusta un jabot de dentelle sur le devant de son corsage. Puis elle releva au-dessus du coude les manches de sa robe : le costume de soubrette exige les bras nus ; et elle s'en alla chargée d'un vrai panier de marché, tel que les soubrettes n'en portent guère. La rue était pleine de neige, où s'enfonçaient ses jolies pantoufles, et le froid rougissait ses bras nus ; mais elle se trouvait belle, et cette idée lui tenait chaud.

Quand elle eut fait ses emplettes, elle flâna un peu aux devantures des magasins. Histoire de s'amuser, vous comprenez ; car elle n'avait besoin de rien et ne voulait rien acheter. Mais il est écrit : " Ne nous induisez pas en tentation." Un démon malin dirigea les regards de Dorothée vers un étalage de lingerie élégante, et au milieu de cet étalage, elle put admirer un tablier en fine mousseline, orné de broderie, avec une bavette en cœur encadrée de dentelle... La soubrette de la dernière pièce qu'elle avait vue en portait un presque pareil... pas aussi joli, pourtant. " Si je l'achetais ? Madame me fait bien mettre un tablier de percale festonné en bas, pour ouvrir la porte à ses visites : percale ou mousseline, cela ne fait pas grande différence... Madame ne dira rien... Cinq francs ! juste ce qui me reste de mon dernier mois de gages... je serai payée dans quinze jours, et je n'aurai besoin de rien d'ici là, bien sûr... "

Dorothée entra dans le magasin, et n'en ressortit qu'avec le joli tablier épinglé sur sa robe de travail. Il n'y faisait pas trop bonne figure, mais elle se trouvait superbe.

Elle hâtait le pas, pour regagner le temps que son achat lui avait fait perdre, lorsqu'elle entendit des cris d'enfant, devant l'auberge de la *Pie enguirlandée*. En approchant, elle distingua, entrecoupés par des sanglots, ces mots : " Ma pauvre maman... ma pièce de cinq francs... mon Dieu ! mon Dieu ! "

C'était une petite fille de six ou sept ans qui se lamentait en se fourrant le poing dans les yeux ; et Bernard, accroupi devant elle, semblait chercher dans la neige quelque objet introuvable.

" Qu'est-ce que vous cherchez là, Bernard ? un gros lot ? lui demanda-t-elle en riant.

—Je cherche la pièce que cette petite a perdue ", répondit Bernard. Et en même temps, la vieille Mme Rowbel, qui s'en allait chercher de la bière, s'approcha et dit à l'enfant : " Qu'as-tu, ma mignonne ?

—J'ai perdu ma pièce de cinq francs, répondit la petite en pleurant toujours. Il n'y en avait qu'une à la maison... maman m'a dit : " Va la porter au boulanger et prie-le de nous donner encore un peu de pain... " Nous lui devons de l'argent, au boulanger, parce que papa a été malade... Et nous n'aurons pas de pain... et maman pleurera !

—Mais comment l'as-tu perdue ? demanda Dorothée.